



Zoyâ Pirzâd, traduit du persan par
Christophe Balaÿ :
Un jour avant Pâques
Zulma, 2008

127 pages

16,50 €

ISBN 978-2-84304-460-1

*Parmi les gens en deuil vêtus de noir
un enfant
fixe un kaki des yeux*
Abbas Kiarostami

« La maison de mon enfance était mitoyenne avec l'église et l'école. La cour, comme dans toutes les maisons des petites villes côtières, était remplie d'orangers sauvages ». Nous sommes au nord de l'Iran, au bord de la mer Caspienne, dans une petite ville habitée en majorité par des Arméniens. La vie d'Edmond se déroule dans ce quadrilatère, maison-cour-église-école, et dans quelques rues toutes proches. C'est un garçon trop sensible et peureux au goût de son père (« quand j'avais son âge, je mettais tout sens dessus dessous ! »), un garçon contemplatif qui, tout petit, passait des heures assis en tailleur à observer la façade de l'école aux pierres ornées de motifs floraux : « Je ne comprenais rien aux jeux des enfants pendant la récréation. Tout en examinant les fleurs gravées sur les pierres de la façade, je me disais que lorsque j'irais à l'école, au lieu de passer la récréation à courir en hurlant, j'ôterais avec un chiffon les mousses qui recouvraient les pétales. » Un père plutôt rude, une mère un peu à part, mal assortie à son mari et qui veut sa chambre à elle, une grand-mère stricte, religieuse, quelques voisins, toujours les mêmes – le directeur d'école taciturne et sévère, le concierge opiomane, son épouse belle et triste, le coiffeur bavard, la limonadière aux torchons fleuris – l'entourent en permanence, mais au fond, sans partager ses vraies préoccupations. Sa grande amie, sa seule

amie, c'est Tahereh, la fille du concierge musulman qu'on autorise à fréquenter l'école arménienne pour lui éviter d'avoir à traverser toute la ville ; et en fait, c'est elle qui connaît le mieux les prières chrétiennes, l'écriture et l'histoire de l'Arménie ! Elle n'a peur de rien, sait mieux que quiconque sauter à cloche-pied, comprend tout de son ami qui la soupçonne d'être un peu sorcière : « Parmi toutes les personnes que je connaissais, elle était la seule à qui je n'avais pas besoin d'expliquer ces choses que j'étais le seul à voir. Comme ces petites grenouilles qui se cachaient dans les prés en face du port. Ou cette graine de tournesol unique en son genre. Ou encore ces monstres et ces anges dans les nuages que je montrais aux autres mais qu'ils ne voyaient pas. »

Les deux amis se retrouvent après l'école pour jouer dans le vieux cimetière dont les tombes évoquent d'anciennes histoires qui terrifient Edmond, ou dans la cour, parmi le linge étendu. La séparation du monde des adultes, l'incompréhension mutuelle, rappellent certaines scènes des premiers films d'Abbas Kiarostami : lui qui sait montrer le désarroi muet des enfants, on imagine sans mal comment il aurait porté à l'écran cet épisode où Edmond, paniqué parce qu'il se souvient avoir oublié de percer la boîte d'allumettes dans laquelle il a déposé le matin même une coccinelle, force chez lui dès la sortie des cours, mais se voit intercepté par son père qui lui ordonne de l'accompagner sur-le-champ chez le coiffeur. Les soucis des grands et des petits, s'ils se rejoignent parfois, sont perçus de manière toute différente. Le clivage communautaire et religieux, par exemple, préoccupation majeure et source latente de conflits, les enfants s'en accommodent comme ils le peuvent, à leur façon à la fois désinvolte et profonde : « – À l'école et à l'église je mets la croix, pour la prière je porte un "Allah". – Pourquoi tu les portes tous les deux ? Elle haussa les épaules en balançant ses jambes. – Parce qu'ils sont beaux tous les deux ! ». Cependant Edmond, la veille de Pâques, est le témoin involontaire d'un drame qui se joue entre le directeur d'école, la mère de Tahereh et son mari fou de colère. Relations interdites,

enfance à lire

amours problématiques se répètent ainsi à chaque génération, et l'on retrouvera Edmond adulte dans la deuxième partie du roman, confronté à la volonté d'Alenouche, sa fille, d'épouser un camarade d'université musulman.

En effet, ce court roman se déplit en trois temps et, chaque fois, c'est « un jour avant Pâques », quand la ville commence d'embaumer la fleur d'oranger – Edmond vient d'avoir douze ans, il en a soudain cinquante, puis quatre de plus – ; aussi pourrait-on penser qu'il n'entre pas, strictement, dans la catégorie du « récit d'enfance ». Pourtant, toujours en arrière-plan et rappelée par de fréquents flash-backs, présente en creux, l'enfance, paradoxalement, se fait davantage sentir encore dans la seconde partie du récit. Elle est là comme en réserve : c'est un vide, une absence, mais aussi un réservoir d'où peuvent surgir mille et mille choses, où l'on peut se servir au besoin, pour y piocher quelque secours. Ainsi, c'est une petite phrase anodine d'Alenouche, remémorée comme par miracle, qui fera se décanter certaines choses bien des années plus tard : comme on lui reprochait son écriture maladroite (« une si piètre écriture pour la fille du directeur »), celle-ci réplique qu'elle préférerait de beaucoup être la fille du concierge, ravivant soudain la figure aimée et admirée de Tahereh, que personne n'appelait jamais autrement que « la fille du concierge musulman ».

Peut-être est-il temps de préciser qu'ici rien n'est jamais appuyé, expliqué, développé. Dans une langue très simple, le texte semble se contenter d'affleurer la réalité : menus gestes, éclats de voix, mécanismes psychologiques, détails du quotidien sont relevés avec minutie sans qu'on s'y attarde jamais ; à travers eux pourtant se dessinent aussi bien la vie des personnages que celle d'une société entière. Cette manière propre à l'auteure – une discrétion affirmée jusque dans la façon d'appréhender le réel – se retrouve peut-être plus encore dans son recueil de nouvelles *Comme tous les après-midi* paru chez le même éditeur. On ne s'étonnera pas d'apprendre que Zoyâ Pirzâd a traduit en persan, entre autres, des haïkus ainsi qu'*Alice au pays des merveilles*.

Dans ce roman, ce n'est pas un kaki que l'enfant fixe des yeux, comme dans le petit poème de Kiarostami, mais un point rouge sur un pétale blanc – une coccinelle sur une pensée –, et voici cet enfant attentif, rêveur, parvenu au seuil de la vieillesse. Il se baisse, ferme et ouvre les yeux. « Au printemps, disait ma mère, quand tu vois la première coccinelle, il faut fermer les yeux et faire un vœu ». Moi, je n'avais pas d'autre vœu que celui de voir une coccinelle. »

Le « haïkai » placé en exergue est tiré du recueil *Avec le vent* paru chez P.O.L. en 2002.

Françoise Le Bouar